

# Tita plliemaie

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 37

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222758>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE  
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES  
30 cent. la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



TITA PLLIEMÂIE

O dere que lo monsu dâo Tsatî n'amâve pas le bîte, cein sarâi onna dzanlye. Ein avâi prâo mataîre per tsi li : doû tsin, dautrâi tsat, sein comptâ dâi z'ozi dein l'âo dzêba et on perroquet — on papaguié quemet on desâi le z'autro iâdzo — que l'êtâi gouvernâ pè la cousena. Avoué la serveintâ, cein fasâi on pucheint tsédau, quemet vo vâide.

Clli papaguié, quemet ti lè papaguié, l'êtâi redzipet qu'on diâbllo. Faut vo dere que lo monsu dâo Tsatî, que l'êtâi on farceu dâo tonnerro, lâi apprennâi à dere dè clliâo z'affère rein que po fêre eindèvâ la serveintâ, la grôcha Pernetta. Lâi avâi mimameint apprâ à dere dinse : — Pernetta l'a robâ dâo sucro !

Et ti lè coup que l'eintrâve dein lo pâilo po apportâ lo dînâ âi maître, manquâve pas ; lo perroquet passâve la tita pè lo fiertsau de la dzêba et desâi :

— Pernetta l'a robâ dâo sucro !

Lè maître risant mâ cein mourgâve la serveintâ, po cein que pouâve pas comprendre quemet clli sacré papaguié pouâve dinse la dècèlâ. Serpeint ! avoué !

La Pernetta l'arâi bin voliu sè reveindzî de clli sacré papaguié, mâ quemet !

Cein l'è tot parâi arrevâ. Sé pas, quinta madi l'â z' clli l'ozî (lo violonâre que m'a contâ stasse n'a pas su mè lo dere), mâ tote lè pllionme de la tita lâi ant dèpellhî iena aprî l'autra. Lâi sant tsesâie et l'â z' la tita asse dèplliemâie qu'onna seilla à campôuta.

L'è la Pernetta que l'a pu rire et ti lè coup que l'êtâi soletta âo pâilo avoué lo perroquet, lo mourgâve assebin et lâi desâi :

— L'è bin ton dam se t'a la tita plliemâie ! Minna-mor ! t'a trâo dèvezâ !

Lo papaguié desâi rein. Grattâve on bocon sa tita dèpellhîa, clliôsâi on get quemet se l'avâi vergogne et sè laissîve dere :

— L'è bin ton dam se t'a la tita plliemâie ! Minna-mor ! t'a trâo dèvezâ !

L'â oia dâi iâdzo sta dèpêche, allâ pî ! Tant que lo pouro perroquet âobliâve sa vilhie ranguiène de « Pernetta l'a robâ dâo sucro ! » On arâi djurâ que l'êtâi vègnâi mouet.

Mouet ! On bî diâbllo, allâ pî ! Onna demeindze, vaité lo monsu dâo Tsatî que l'avâi dâo mondo à dîna. Onna dozanna que l'êtâi aprî lo dînâ, sè sant met à annessî lo perroquet. Clli que fasâi lo mé, l'êtâi on avocat de pè Lozana que l'avâi assebin la tita asse plliemâie qu'on tyu de mermitta.

— Jaco ! Jaco ! desâi clli l'avocat. Dis-no vâi oquie !

Lo papaguié teind la tita einan, âovre lo bet, et fâ dinse à l'avocat :

— L'è bin ton dam se t'a la tita plliemâie ! Minna-mor ! t'a trâo dèvezâ !

Marc à Louis.

## UN PRÉFET MODERN-STYLE

**S**I j'indiquais ici le nom de la jolie cité lémanique d'aimable importance qui eut l'heur d'abruter ce fonctionnaire cantonal, ceux qui le connurent n'auraient peine à retrouver son nom et ce serait, alors, une indiscretion déplorable. Non pas que ce préfet ait à se reprocher autre que des peccadilles et des attitudes, mais on n'aime point trop à se remémorer les jours de gloire officielle lorsque les hasards de la vie et le jeu inéluctable des circonstances vous ont rejeté dans la foule. Aujourd'hui, M. le préfet n'est plus.

De carrure quasi-athlétique, la moustache opulente, le regard assuré, M. le préfet, bedonnant, souriant, important était, il y a quarante ans, une silhouette politique attrayante. Il avait la poignée de main cordiale et le salut familial sans être vulgaire. D'ailleurs, il savait, à merveille, varier ses gestes de courtoisie selon l'importance sociale des gens qu'il en honorait et le « bonjour mon cher » — tout rond, tout jovial, tout à la bonne franquette — dont il accueillait certains de ses administrés de valeur, ne pouvait être comparé au « bonjour, mon ami » dont il gratifiait ses protégés.

Élégant, on le voyait, en été, vêtu de clair, fleur à la boutonnière, traverser la ville en se dandinant un peu, et on se demandait : « Est-il fier d'être bel homme ou d'être préfet ? » Sans doute, un peu les deux. L'hiver, emmitoufflé dans ses fourrures, la fierté préfectorale prenait sans doute le dessus et, le froid excusant la brièveté des formules, M. le préfet se permettait des petits saluts de la main, un peu protecteurs. Quelque chose comme le bonjour d'un bailli de LL. EE.

En revanche avec les dames, M. le préfet n'abrégeait point les galanteries. Conquérant et victorieux, il multipliait à loisir les aventures cupidonnesques et le bruit courait même qu'il montrait dans le petit jeu du mouchoir un éclectisme parfois d'un goût très discutable. Les bonnes langues s'en gaussaient et Figaro, le barbier de la ville l'en blâmait tout bas, trouvant dommage qu'un si bel homme, et si distingué, et si comme il faut, se commit avec certaines espèces. Mais j'ai tout lieu de croire que ce jugement était dicté par une basse et vile jalousie.

M. le préfet aimait les bons morceaux et les petits gueuletons discrets. Entouré d'une cour fidèle et point ennuyeuse, il en discutait les détails et en fixait le menu. C'était en général au « Restaurant du Belvédère », que se parfaisaient ces jolis festins, spécialement soignés par le maître-coq. M. le préfet avait pour ce restaurant une prédilection de bon aloi. Il y rencontrait, d'ailleurs, de grosses nuances citadines, des nuances de son parti, des nuances intrigantes et débrouillardes et ces messieurs y procédaient, entre la poire et le fromage aux nominations officielles ou, plutôt, à la confection des candidatures que de pareilles puissances savaient, sans peine, imposer aux autorités compétentes. Ça ne manquait pas de caractère et ces élections anticipées, qu'arrosaient au préalable quelques flacons de Dézaley ou d'Yvorne avaient une apparence démocratique et bon enfant voilant la dictature du groupe.

M. le préfet aimait le champagne. Son esto-

mac, un peu fatigué, réclamait, semble-t-il, des excitants. Mais il n'était pas homme à boire seul et il prenait plaisir à faire partager ses goûts. L'après-midi, au Belvédère, les cafés joués à la manille ou au yass, le petit verre dégusté, arrivaient le Mauler ou le Bouvier, voire quelque marque française. Cependant, comme M. le préfet ne voulait, en aucune façon éblouir par son faste le *vulgum pecus* et provoquer peut-être des tentations dangereuses, les bouteilles encapuchonnées ne figuraient point sur la table. A l'office, on les vidait dans d'honnêtes litres et sur la table de ces messieurs, les coupes élégantes étaient remplacées par les verres à bon vieux. Ainsi, M. le préfet sauvait les apparences et ne suscitait aucune pensée amère dans l'âme naïve de ses administrés.

M. le préfet était, je le constate, un fonctionnaire émérite ; son secrétaire aussi. Et ce fut dans la carrière du premier un acte d'intelligence indéniable que d'avoir su, à l'instar du roi Louis quatorzième, s'entourer de collaborateurs habiles et dévoués qui contribuèrent au rayonnement de sa gloire. On peut dire que les pensées de M. le préfet étaient, à l'avance, devinées par M. le secrétaire, tant et si bien que le maître n'avait aucune appréhension à s'en remettre pour l'expédition des choses courantes à ce serviteur modèle. La menue besogne de la préfecture n'aurait su, d'ailleurs, intéresser un homme politique et le temps employé par lui à ce travail insipide eût été perdu pour la postérité. M. le préfet se réservait donc. Il assistait aux grands banquets des fêtes de son district. Il y prononçait des discours ministres, échos des paroles gouvernementales. Mais ces discours n'avaient rien d'agressif et M. le préfet n'oubliait pas la nécessité de quelques paroles courtoises à l'adresse de ses adversaires. Il lisait régulièrement la *Revue* ; il lisait aussi la *Gazette* et aussi la *Tribune*.

Cet éclectisme apparent n'était-il pas le signe d'un esprit très moderne et d'une connaissance approfondie de l'âme humaine. Ainsi M. le préfet, libre-penseur avéré, procédait avec une maestria et une éloquence admirables à l'installation des nouveaux pasteurs. Il revêtait la « veste à pans » — selon son mot spirituel et coutumier — et, dans ce costume des plus officiels, il savait trouver, en l'honneur du corps pastoral et pour le bonheur de l'Eglise nationale des paroles vibrantes dont se délectaient les auditeurs. Le syndic de X... ayant assisté à une telle cérémonie s'écria : « *Té bourlai pî por on gaillâ, deveuse assebin qué noutro menistre, mâ n'è pas tant mômi !* »

M. le préfet était homme d'affaires et savait merveilleusement concilier les devoirs de sa charge avec ses devoirs de commerçant. Chaque jour, il visitait ses caves et donnait le coup d'œil du maître à l'expédition des commandes. M. le préfet vendait du vin et la clientèle était, naturellement nombreuse. Les uns achetaient par camaraderie politique, les autres par snobisme — le vin préfectoral ne saurait être une « goutte ordinaire » — ceux-ci par crainte de déplaire à une autorité toute puissante, ceux-là dans l'espoir d'obtenir quelque faveur enviée... Bref, toutes les psychologies se manifestaient dans la clientèle de M. le préfet et il ne laissait pas d'en jouer finement, avec un doigté délicat et expert,